

possible de celle-ci, en cultivant ses légumes sur sa terrasse et en élevant ses poissons dans la baignoire, en évitant le marché sauf s'il est bio et de proximité. Cette petite note d'humeur passée, je confirme la justesse de l'approche réaliste de l'auteur qui tient aussi des « behavioral economics ». Les besoins sont nombreux même dans une vie simple et l'élémentaire n'est souvent disponible que sur le marché, ce qui implique une relation structurelle et naturelle entre le paysan et le marché. Il faut dès lors vendre ce que l'on a de trop pour pouvoir acheter ce dont on a besoin. Ce qui pose la question des surplus de production que l'on peut commercialiser une fois assurée la survie de la famille et la part de semences et graines réservée pour la saison suivante. Outre l'échange mutuel de services dans l'entourage, le voisinage ou le village qui permet de s'approvisionner sans devoir déboursier, le traditionnel don contre-don, et le bénéfice de la vente de marché, le paysan peut aussi monnayer ses prestations extérieures. Louer ses bras, son savoir-faire ou ses bœufs permet de s'assurer des rentrées bien utiles en espèces sonnantes et trébuchantes. Sous l'appellation de paysan se cachent des réalités très différentes. Entre le tenancier servile ou libre sur une petite parcelle et le *vilicus* gestionnaire d'un vaste *latifundium*, les façons de vivre et les rapports au marché relèvent de structures de fonctionnement très différentes que l'auteur analyse avec pertinence et un souci constant de contextualisation historique dans cette période qui voit la terre devenir un enjeu politique décisif. Toute agriculture s'intègre à un réseau, peu ou prou. C'est même une condition de survie, qu'il s'agisse des « elite farmers, moderately wealthy farmers, smallholders ou landless farmers », les plus dépendants du marché étant les « smallholders », la catégorie la plus nombreuse, « simply by virtue of having much less access to land and labor ». Étant donné la fiabilité aléatoire des sources écrites et les progrès encore mal assurés de l'archéologie agraire, on discutera sans doute certaines positions de l'auteur. Les variantes de situations se plient mal à la volonté de catégorisation. Mais David B. Hollander a le mérite de proposer sur un sujet finalement peu abordé une vision intéressante. Les historiens économistes devront en tenir compte.

Georges RAEPSAET

Sébastien LEPETZ & Véronique ZECH-MATTERNE (Ed.), *Productions agro-pastorales, pratiques culturelles et élevage dans le Nord de la Gaule du deuxième siècle avant J.-C. à la fin de la période romaine*. Quint-Fonsegrives, Mergoïl, 2017. 1 vol. broché, 21 x 30 cm, 152 p., nombr. ill., cartes, schémas et diagrammes (ARCHÉOLOGIE DES PLANTES ET DES ANIMAUX, 5). Prix : 37 €. ISBN 978-2-35518-070-5.

Cette publication, issue d'un séminaire consacré aux productions animales et végétales, s'inscrit dans le programme « Rurland », financé par l'ERC, qui a pour objectif de comprendre l'évolution des campagnes dans le nord-est de la Gaule par des études croisées et interdisciplinaires, de La Tène à l'Empire tardif. Comme le rappelle Michel Reddé, archéozoologie et archéobotanique ont une vocation historique d'autant plus indispensable en Gaule du Nord que les sources classiques relatives aux productions agricoles y manquent cruellement. Les meilleures équipes actives dans le domaine font ici le bilan de leurs travaux, en mettant l'accent sur les orientations et modifications de l'élevage et de l'agriculture entre Seine et Rhin (Belgique non comprise, on ne sait trop pourquoi), les choix d'exploitation et leur évolution, la relation entre les données

géographiques et pédologiques naturelles et l'action humaine, l'impact des villes sur les choix d'exploitation du sol. Côté zoologie, les bases de données (MyOS) – près d'un millier d'assemblages et plus de 800.000 restes fauniques pour la zone concernée – corrélées aux techniques les plus actuelles de l'analyse spatiale permettent de définir des micro-zones, des « terroirs » délimités qui présentent des caractéristiques archéozoologiques originales en matière d'élevage, mais aussi de pratiques cynégétiques que l'on commence à bien cerner. Le « tableau de chasse » est diversifié et varié dans le temps et l'espace, lié aux environnements naturels autant qu'aux pratiques culturelles, et en constante évolution tant en milieu urbain que rural, avec des dominantes, le lièvre avant le cerf et le sanglier à la période gauloise et à l'époque romaine en milieu urbain, mais le cerf qui devance le lièvre en milieu rural romain. On chasse de tout, chevreuil, daim, renard, castor, blaireau, loutre, ours, et de nombreux oiseaux sauvages. Mais l'essentiel de la production alimentaire est domestique, avec le bœuf, le porc et les ovicaprins comme socle, outre une basse-cour diversifiée. Dans la zone concernée, on observe que les moutons sont les plus nombreux au milieu de La Tène, mais porcs et bœufs remontent dans les comptages à la fin de La Tène et sous le Haut Empire, avec une répartition relativement équilibrée pour les trois espèces, avant que le bœuf ne devienne majoritaire dans l'Antiquité tardive. Mais ce qui frappe quand on analyse le détail zone par zone, c'est la complexité du sujet, la variation des données dans le temps et dans des espaces même contigus, ce qui laisse, comme le note Sébastien Lepetz, « un goût d'inachevé ». La difficulté de globaliser et de définir des normes générales relève-t-elle en définitive de l'insuffisance numérique des données ou est-elle révélatrice de la spécificité des terroirs et des pratiques culturelles locales ? Le bilan carpologique n'est pas moins riche. Il met en valeur le rôle joué par les blés nus, l'épeautre et l'orge en regard des autres céréales (seigle, avoine, millets, engrain), plus discrètes, et souligne la complémentarité des légumineuses et des céréales dans les agrosystèmes. On constate aussi la diversification des fruitiers et condiments au contact des ressources méditerranéennes qui alimentent les marchés urbains et les camps militaires, favorisant leur implantation régionale. Non moins complexe, le mode d'exploitation des terres. Véronique Matterné et toute une équipe tentent de préciser les pratiques agricoles à partir des flores adventices, ces cortèges de plantes sauvages qui évoluent avec les plantes cultivées et sont significatives des activités culturelles et des identités et modifications qualitatives des sols, ainsi que des modes de fertilisation, au cours du temps. Ainsi, au prix d'analyses très spécialisées et complexes, on observe, dans la zone centre-nord par exemple, un basculement des cultures de printemps, fin La Tène, vers les cultures d'hiver en relation avec la culture des blés nus, et plus localement de l'épeautre, qui s'imposent avec la culture romaine. À la différence de la zone est, plus équilibrée, où la suprématie des blés est moins perceptible. Ces approches toutes nouvelles, d'une grande technicité, offrent déjà des résultats remarquables et ouvrent un volet inédit dans la recherche agronomique romaine. En cumulant et en confrontant zoologie et botanique à un niveau régional ou local, on arrive aujourd'hui à des bilans étonnamment précis, et parfois contrastés zone par zone. Un autre exemple, que je choisis un peu au hasard dans ces contributions si riches, concerne la tradition des blés vêtus du Saint-Quentinois qui diffère de celle des blés nus des zones plus méridionales, notamment du Soissonnais. La céréaliculture dominante dans ces régions implique dès lors un usage des bœufs de labour, et peut expliquer la prédominance des ossements

bovins sur les sites ruraux. Sont soumises à ces examens pertinents plusieurs autres régions du Nord de la Gaule, le Noord-Brabant, Reims et le pays rémois, Metz et la vallée de la Moselle, la Sarre et le Palatinat, le Petrisberg près de Trèves, le Nord-Ouest de la Suisse autour d'Augst, avec des résultats tout aussi convaincants. L'archéologie des plantes et des animaux atteint aujourd'hui un niveau de performance étonnant qui en fait un partenaire obligé de toute recherche sur la ruralité dans les sociétés anciennes.

Georges RAEPSAET

Stefano GENOVESI, *Il piombo dell'imperatore. Il relitto di Rena Maiore e le miniere del princeps in età augustea*. Oxford, BAR Publishing, 2018. 1 vol. broché, 21 x 29,5 cm, 194 p., 71 fig. (BAR INTERNATIONAL SERIES, 2896). Prix : 51 £. ISBN 978-1-4073-1459-4.

Stefano Genovesi s'intéresse depuis près d'une vingtaine d'années à la production minière romaine qui a fait l'objet de sa thèse doctorale à l'Université de Pise et, pour l'une des parties les plus novatrices, à savoir les lingots de l'épave de Rena Maiore, de la présente publication. Découverte en 1997, près des côtes nord-ouest de la Sardaigne, l'épave contenait 72 lingots estampillés et 4 cistes en plomb. 42 lingots en forme de pyramide tronquée sont marqués *Augusti Caesaris Germanicum*, flanqué de contre-marques et mentions de poids. Le lot, exceptionnel, sert de point de départ à une étude approfondie de l'administration des mines contrôlées par l'Empereur. Pour le contexte institutionnel et administratif général, comprenant aussi les carrières, on se référera toujours à l'ouvrage d'A.M. Hirt, *Imperial Mines and Quarries in the Roman World* (Oxford, 2010). La recherche sur les gisements plombifères a beaucoup évolué ces dernières années, grâce à la conjonction de découvertes archéologiques majeures et du développement des analyses isotopiques en matière de reconnaissance des provenances géographiques des matériaux. Jusqu'il y a une vingtaine d'années, la production du plomb dans l'Empire était considérée comme essentiellement espagnole. Mais d'autres gisements ont été identifiés depuis, dont certains inédits, qui ont obligé les chercheurs à revoir leurs itinéraires de diffusion et de commercialisation d'un produit utilisé massivement sous l'Empire, en particulier à Rome et dans les grandes métropoles. Le *plumbum germanicum* doit dès lors être associé sans plus de doute aux mines péri-rhénanes exploitées depuis Auguste, à son initiative et avec un investissement important de sa famille, de l'armée et de son administration. Les mines de la rive droite sont abandonnées après la défaite de Varus en 9 de n.è., mais la rive gauche connaîtra trois siècles d'exploitation continue, en particulier dans le massif eifelien, de part et d'autre de l'actuelle frontière belge-allemande, de Verviers (B) à Aix-La-Chapelle (D). Une des découvertes les plus récentes, un lingot de Tibère retrouvé en 2008 à Tongres (B), à une trentaine de kilomètres des gisements plombifères belges les plus proches, témoigne de cette activité minière importante, dont les lingots apparentés de Fos-sur-Mer, de l'Île Rousse en Corse, et de Rena Maiore jalonnent l'itinéraire de diffusion vers l'Italie. Deux grandes parties structurent l'ouvrage, l'inventaire systématique et commenté des lingots renvoyant explicitement à la Germanie, et l'analyse du fonctionnement des districts et gisements miniers, propriété du *patrimonium* de l'Empereur et géré par le *fiscus* en gestion directe ou différée sous le contrôle du *procurator*